

Dans quel monde voulons-nous être connectés ?

TRANSHUMANISME VS COMPANIONISM

L'humain va-t-il être dépassé par les machines, comme pourrait le suggérer, au jeu de go, la victoire de l'intelligence artificielle AlphaGo sur le numéro trois mondial ? Les implants, les puces, les prothèses, les interfaces vont-ils le rendre immortel ? L'utopie transhumaniste est-elle l'avenir de l'homme, comme le prédit la Silicon Valley qui investit des milliards de dollars dans la recherche sur l'intelligence artificielle ? Ou est-ce une nouvelle impasse idéologique ?

LAURENCE ALLARD



suppose une question programmatique : Dans quel monde voulons-nous être connectés ? Comment voulons-nous être reliés aux entités connectées avec lesquelles nous partageons nos existences ? À travers le *companionism*, nous donnant la possibilité de penser une « biosocialité connectée », Donna Haraway nous propose une alternative à l'idéologie transhumaniste aujourd'hui prédominante. Au-delà des controverses que suscite la fiction futuriste du transhumanisme, au sein même de la recherche et de l'ingénierie en sciences sociales, il s'agit pour la société civile de s'approprier *hic et nunc* la puissance de calcul des datas et des capteurs dans ce monde du tout-connecté privatiste et « datavore ».

LE TOUT-CONNECTÉ : EXTENSION DE LA CONNEXION À TOUTE CHOSE

L'extension de la connexion des réseaux de communication informatisés à des non-humains est, pour certains, la promesse d'une mutation de l'humain. Mutation de l'humanité pour la transhumanité, c'est-à-dire une humanité pluggée à la technologie, un cyborg mi-humain/mi-machine. Cet article voudrait rappeler que l'idéologie transhumaniste est fondée sur une anthropologie compétitive stérile entre humains et non-humains cherchant à naturaliser le cyborg, une figure à l'origine émancipatrice selon sa conceptrice, Donna Haraway, lors de la publication du *Manifeste cyborg* en 1985. Entre surveillance, calcul et mutation, la connexion de toute chose partout et tout le temps (*everything, everywhere, everytime*)

La notion de « tout-connecté » peut être reliée à un chiffre et à une date : depuis 2014, on comptabilise 12 milliards de machines et d'objets communicants dans le monde, contre 6 milliards d'êtres humains connectés aux réseaux mobiles et 2 milliards à Internet selon les chiffres de l'International Telecommunication Union (ITU). Ces chiffres viennent signifier qu'il y a désormais plus de non-humains connectés que d'humains. À l'horizon 2020-2022, certaines estimations établissent que le nombre d'objets connectés incluant capteurs, smartphones et ordinateurs atteindra

les 80 milliards. Au plan plus qualitatif, cette extension de la connectivité à toutes les entités, supposant de l'associer à une puissance de calcul et une interface, peut se décrire comme un nouveau monde d'humains et de non-humains connectés. Des machines au vivant – les arbres de la ville de Paris intégrant une puce RFID qui leur sert de carte d'identité, des chiens et chats « pucés », des plantes et des bactéries connectées... –, je, tu, il, nous sommes tous connectés. À ce chantier technologique du tout-connecté se trouvent liées d'immenses masses de données qui peuvent être captées et valorisées. En effet, si les objets, les tuyaux, les arbres et les chats se mettent à « parler » et donc à générer des flux de données, on peut comprendre pourquoi s'ouvre l'ère dite des big datas.

Le tout-connecté se présente aujourd'hui sous l'apparence d'un monde de « bracelets connectés ». Les enquêtes sondagières se suivent et se ressemblent, estimant à

quelques pourcentages encore (entre 5 et 10 % en France et dans le monde) les individus équipés en montres et autres podomètres connectés. Si c'est dans le domaine des objets connectés dédiés à la quantification de soi que des taux d'équipement un tant soit peu significatifs sont d'ores et déjà observables, il s'avère, d'après une étude du cabinet de conseil GFK datant de 2014, que 40 % des possesseurs de podomètres et montres connectés cessent de les utiliser au bout de six mois. Les principales

raisons : ils se lassent de leur usage, oublient de les porter ou considèrent que leurs fonctionnalités sont trop limitées.

INTERNET DES OBJETS (IOT) : UN MONDE ANXIOGÈNE ET DANGEREUX

Une enquête¹ sur les objets connectés et les Français réalisée par OpinionWay en mars 2016 fait apparaître d'autres interrogations chez les personnes sondées, celles de l'addiction et de la protection des données privées. Estimant les taux d'équipement en montres et bracelets d'activités connectées à respecti-

« Depuis 2014, on comptabilise 12 milliards de machines et d'objets communicants dans le monde, contre 6 milliards d'êtres humains connectés aux réseaux mobiles. Il y a désormais plus de non-humains connectés que d'humains. »

vement 6 et 5 % de la population française, l'étude indique une dépendance chez 28 % des sondés, et une crainte quant aux risques liés aux données personnelles chez 33 % d'entre eux.

L'inquiétude de l'addiction est compréhensible chez les utilisateurs de bracelets électroniques qui ont pour fonction de capter

des données de plus en plus intimes, au plus près du corps. La mise en jeu du somatique au niveau des usages ainsi que la porosité entretenue entre le normal et le pathologique à travers cette offre de « sousveillance » volontaire peuvent expliquer en partie cette crainte d'une dépendance vis-à-vis de ce type d'objets et de données. Cela indique une tendance de l'innovation marchande numérique à capitaliser sur un profilage affectif, notamment à travers des applications comme EmoWatch pour

l'iWatch, qui capte l'émotion du consommateur en fonction du rythme cardiaque. Les objets connectés qui supposent une pratique de plus en plus incorporée et un usage de plus en plus privatiste peuvent induire une pathologisation du rapport au numérique. C'est ainsi que 24 % des sondés qualifient d'anxiogènes ces données de santé captées par les objets.

Quant à l'inquiétude exprimée face à la sécurité des données personnelles, elle est liée à la perception d'une économie de la donnée sous-jacente à l'offre d'objets connectés et à la crainte des usagers de ne pas pouvoir contrôler la captation et le traitement de données de plus en plus intimes.

DU PHARMAKON NUMÉRIQUE À LA SOFT RESISTANCE

Cette enquête démontre également le caractère ambivalent des objets connectés de quantification de soi, perçus par les usagers comme à la fois poison et remède, ce que Bernard Stiegler a désigné comme le paradoxe du *pharmakon* numérique, capable à la fois de soigner et de faire souffrir. En effet, si les sondés craignent pour leur santé mentale (addiction, angoisse), 64 % d'entre eux plébiscitent le secteur de la santé comme champ prioritaire du développement des objets connectés. De même, alors qu'il existe un soupçon quant à la sécurité des données personnelles, 36 % des sondés, pour qui la sécurité des biens prime, considèrent comme bénéfiques les usages de surveillance et d'alerte.

Plutôt que de chercher à rendre acceptable ce monde du tout-connecté privatiste et « data-vore », sans doute serait-il plus judicieux de développer une logique d'appropriabilité des

objets connectés. Ne pas être contrôlé par des machines captant nos données mais contrôler le monde grâce à ces machines pourrait constituer une voie de contournement. C'est ainsi que certains chercheurs ont avancé la problématique de la *soft resistance*, en insistant sur les détournements possibles des données notamment collectées par les *trackers* d'activités. Ils démontrent que « certaines pratiques constituent une modalité importante de la résistance aux modes dominants de la vie avec des données – une approche que nous appelons “résistance douce”, c'est-à-dire une résistance souple qui suppose que les participants assument des rôles plus multiples et accomplissant plus de détournements des données qu'ils recueillent que les concepteurs et les décideurs ne l'ont envisagé². » Les données produites par ces bracelets d'activités peuvent être narratives (raconter son week-end) ou descriptives (présenter son espace de travail). Nous avons même rencontré au fil de nos observations un nouveau type de tract syndical qui se présente sous la forme d'une capture d'écran d'un podomètre ; la dénonciation de mauvaises conditions de travail se base ici sur le nombre de « pas comptés » par un objet connecté, illustrant un détournement d'usage typique de la *soft resistance*.

ÉCONOMIE DU CONSENTEMENT : LE CONSOMMATEUR CAPTÉ

L'explosion de la qualité et de la quantité de données personnelles captées par ces bracelets électroniques en tout genre crée de gigantesques opportunités de développement de valeur. Afin de faire fructifier ce marché, la nécessité d'acheter le consentement du

consommateur capté a été conceptualisée sous la problématique de l'« économie de l'intention » par Doc Searls, avec cette hypothèse au cœur de ce qu'il appelle le projet Vendor Relationship Management : « faire du client un acteur entièrement intégré dans le marché ». Les avantages santé de certaines mutuelles basés sur le port d'un bracelet connecté ou le système « *pay how you drive* » de certaines assurances automobiles sont la matérialisation de cette économie du consentement. Riche de ses données personnelles, le consommateur capté devient le centre de la relation client et peut prétendre ainsi monnayer ses datas auprès des entreprises commerciales.

LE TRANSHUMANISME N'EST PAS UN HUMANISME : HOMME AUGMENTÉ OU FEMME DIMINUÉE ?

Selon l'idéologie répandue par la Silicon Valley, relayée par certains auteurs, cette extension de la connexion des réseaux de communication informatisés à des non-humains nous entraîne vers une mutation de l'humanité. Une mutation vers une *transhumanité*, c'est-à-dire une humanité pluggée à la technologie, comme l'anticipe Ray Kurzweil³ dans sa théorie de la singularité. Celle-ci désigne ce moment où les ordinateurs sont censés devenir plus intelligents que des humains fusionnés

« *La théorie de la singularité désigne ce moment où les ordinateurs sont censés devenir plus intelligents que des humains fusionnés avec les ordinateurs.*
Ray Kurzweil prédit que cela devrait advenir vers 2045. »

avec les ordinateurs. Kurzweil prédit que cela devrait advenir vers 2045. Résolument anticipatrice, Google, qui a racheté des sociétés de biotechnologies (Calico, 23andMe...), investit dans le secteur des NBIC, à la convergence de quatre vagues d'innovation : nanotechnologies, bio-ingénierie, informatique et cognitive. Cet homme augmenté du futur s'apparente donc à une espèce améliorée par les puces, les capteurs et les implants connectés. Mais on peut à juste titre se demander qui sont ces humain(e)s qui expérimentent déjà au quotidien les prothèses artificielles, les implants ou les puces. C'est bien l'humanité la plus fragile, l'humanité diminuée (handicapés, malades chroniques...). Ces technologies que l'on nous présente comme aptes à démultiplier les capacités de l'homme servent avant tout à pallier le manque effectif d'un organe, la perte d'une faculté. Le cas de Google Glass – lunettes à réalité augmentée – est intéressant, car ce projet recode l'imaginaire de la prothèse et autres béquilles de l'humanité diminuée en instruments de puissance pour l'humanité dans sa rivalité avec les machines – une lutte perdue d'avance, selon Kurzweil. Google a une puissance financière suffisante pour mener à bien son projet anthropologique de transhumanisme visant à l'immortalité de l'être humain. Toutefois, les critiques ne manquent pas, tant en interne, dans le monde de l'intelligence artificielle, que dans la société civile.

DU BON USAGE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

« Pourquoi continuer à mettre toute notre intelligence dans des machines pour les rendre plus intelligentes que les humains ? » Telle est la question que pose le Future of Life Institute dans une lettre ouverte publiée en janvier 2015, où sont listées des « priorités de recherche pour une intelligence artificielle robuste et bénéfique ». Il n'est pas anodin de souligner que cet institut est notamment financé par Elon Musk, fondateur de la firme Tesla, et la lettre signée entre autres par les fondateurs de Skype, par Peter Thiel, le fondateur de PayPal, ainsi qu'une cinquantaine d'ingénieurs de Google, dont le directeur de recherche Peter Norvig. Ce manifeste semble répondre à une prise de conscience éthique de la part des chercheurs et ingénieurs œuvrant dans le monde de l'intelligence artificielle. Comme les physiciens nucléaires et les généticiens avant eux, ils doivent en effet se préparer à « l'idée que leurs recherches pourraient aboutir et faire en sorte que les résultats soient bénéfiques à l'espèce humaine ». C'est ainsi que l'institut finance des projets d'intelligence artificielle tournés vers l'intérêt de l'espèce humaine. D'autres voix s'élèvent dans la société civile, tant chez les féministes que dans des mouvements contestataires, pour freiner le développement de l'idéologie transhumaniste.

DÉPASSER L'ANTHROPOLOGIE COMPÉTITIVE : VERS LA BIOSOCIALITÉ CONNECTÉE

L'idéologie transhumaniste est donc une idéologie de puissance qui fait jouer à la technolo-

gie un mauvais rôle : agent de la domination de l'homme par la machine, et de la mutation de l'espèce humaine. Dans la vie de tous les jours, pourtant, nos faits et gestes les plus quotidiens sont instrumentés par des objets techniques. Est ainsi alimentée une peur de la technologie, ce qui est déjà une certaine façon d'être dominé par les machines.

Le mouvement Stop the Cyborg, qui a été mis en place aux États-Unis pour empêcher les gens d'utiliser dans les cafés des Google Glasses, jugées intrusives, montre qu'une *soft resistance* est possible, même s'il est regrettable que ce mouvement techno-critique tombe dans le piège de l'anthropologie compétitive sous-jacente au transhumanisme. Il use en effet de la figure re-naturalisée du cyborg et réintroduit par conséquent une opposition dualiste entre l'humain et la machine. Or, c'est justement en rejetant ce dualisme que Donna Haraway a écrit son *Manifeste cyborg*, invoquant des possibilités démultipliées d'hybridations entre artefact et vivant. Le cyborg est à saisir chez cette épistémologue des sciences féministes comme une « figure opportuniste » permettant notamment aux femmes de se réapproprier l'informatique, qui se limitait en 1985 à une informatique de guerre, une informatique militaire. Le *Manifeste cyborg* en appelait à une informatique civile pour les femmes et a ouvert la voie au mouvement cyberféministe.

Devant ce mésusage de la figure du cyborg, il est pertinent de développer une anthropologie alternative, notamment autour du paradigme du *companionism* de Donna Haraway, qui a justement conceptualisé le compagnonnage entre espèces pour poursuivre sa réflexion sur les promesses – détournées par la réification

transhumaniste – du cyborg. À la question : « Dans quel monde voulons-nous être connectés ? », le *companionism* nous inspire la possibilité de penser une « biosocialité connectée ». Au vu des critiques internes au monde de l'intelligence artificielle et des mobilisations techno-critiques, il semble nécessaire de réfléchir à notre relation aux entités connectées avec lesquelles nous partageons nos existences. Tout comme les animaux sont nos compagnons d'espèce, les machines à communiquer (mobile, baladeur...) sont devenues de fait nos compagnons d'existence. Cet attachement à un artefact technique ou à un animal de compagnie ne nous oblige pas à muter mais juste à bien vivre avec d'autres espèces et d'autres machines auxquelles nous sommes connectés. Dans le cadre d'une anthropologie symétrique entre humains et non-humains, incluant l'espèce humaine, le vivant, l'animal et l'artefact, une relation de compagnonnage faite de matérialité, d'incarnation et de responsabilité nous lie, car en prêtant vie aux machines nous faisons corps avec elles jusqu'à un certain point.

Dans le cadre de cette anthropologie symétrique que suppose la « biosocialité connectée », il est alors possible d'œuvrer de façon proactive à des appropriations d'intérêt général, au profit de l'intelligence collective des capteurs, des données, du calcul et de la connexion étendue. Suivant le paradigme du *companionism*, basé sur la conception d'une non-compétition entre le vivant et l'artefact machinique, et *in fine* entre les humains – hommes, femmes, trans –, il devient envisageable de récupérer la puissance de calcul comme un droit fondamental à l'autonomie de la société civile *vs* les entreprises et les

États, selon les vœux de l'auteur de *The Black Box Society*. Et plus encore de contribuer à fabriquer un autre monde connecté là où l'on vit et l'on habite, dans le cadre d'une biosocialité connectée... Mais cela est une autre histoire.

NECTART

1. Nous avons participé à cette enquête par un commentaire qualitatif.

2. « *Such practices constitute an important modality of resistance to dominant modes of living with data, an approach that we call "soft resistance". Soft resistance happens when participants assume multiple roles as project designers, data collectors, and critical sense-makers, rapidly assessing and often changing what data they collect and why in response to idiosyncratically shifting sets of priorities and objectives* » (Dawn Nafus et Jamie Sherman, « This one does not go up to 11... », cité dans la rubrique ci-contre – notre traduction).

3. Il est depuis 2013 *director of engineering* chez Google.

POUR ALLER PLUS LOIN

Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes* [1985], anthropologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007.

Donna Haraway, *Manifeste des espèces de compagnie. Chiens, humains et autres partenaires* [2003], Paris, L'Éclat, 2010.

Ray Kurzweil, *The Singularity Is Near. When Humans Transcend Biology*, New York, Penguin Books, 2005.

Dawn Nafus et Jamie Sherman, « This one does not go up to 11: the Quantified Self Movement as an alternative big data practice », *International Journal of Communication*, n° 8, 2014, p. 1-20.

Frank Pasquale, *The Black Box Society*, Cambridge, Mass./Londres, Harvard University Press, 2015.

Doc Searls, *The Intention Economy: When Customers Take Charge*, Brighton, Mass., Harvard Business Review Press, 2012

Commentez cet article sur nectart-revue.fr/3-allard

ABONNEZ-VOUS À NECTART

- | | |
|---|--|
| <p><input type="checkbox"/> JE SUIS UN PARTICULIER
J'opte pour la formule papier
« 3 numéros » : 55 €
(soit une économie de près de 20 %*)</p> <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
+ Web 18 mois** : 75 €</p> <p><input type="checkbox"/> JE SUIS UN(E) ÉTUDIANT(E) (photocopie
de la carte d'étudiant datée obligatoire)</p> <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
« 3 numéros » : 42 €
(soit une économie de plus de 40 %*)</p> <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
+ Web 18 mois : 55 €</p> <p><input type="checkbox"/> JE SUIS UNE INSTITUTION/collectivité
J'opte pour la formule papier
« 3 numéros » : 75 €</p> | <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
+ Web 18 mois : 93 €</p> <p><input type="checkbox"/> JE VIS À L'ÉTRANGER
OU DANS LES DOM-TOM</p> <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
« 3 numéros » : 70 €</p> <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
+ Web 18 mois : 88 €</p> <p><input type="checkbox"/> JE SUIS UNE INSTITUTION/
collectivité À L'ÉTRANGER
OU DANS LES DOM-TOM</p> <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
« 3 numéros » : 95 €</p> <p><input type="checkbox"/> J'opte pour la formule papier
+ Web 18 mois : 100 €</p> |
|---|--|

* Les frais de port sont inclus.

** La formule « papier + Web 18 mois » inclut la revue papier (3 numéros) et, en bonus, des services Web en accès réservé (tous les articles en accès libre et téléchargeables).

MES COORDONNÉES

Nom : Prénom :

Organisme (le cas échéant) : Je souhaite recevoir une facture

Adresse :

Code postal : Ville :

France Autre :

Adresse mail (indispensable pour la gestion de votre abonnement) :

JE M'ABONNE À PARTIR DU N°

MON RÈGLEMENT

- > Par chèque bancaire à l'ordre des Éditions de l'Attribut à envoyer à :
Éditions de l'Attribut – Service abonnements – 10, rue des Frênes – 31400 Toulouse
- > Par carte bancaire sur le site sécurisé www.nectart-revue.fr
- > Par mandat administratif (réservé aux collectivités, organismes publics et entreprises)

Renseignements : 07 84 23 12 89 / abonnement@nectart-revue.fr